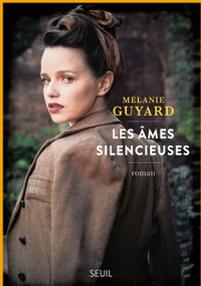




MÉLANIE
GUYARD

L'ENFANT
DES TEMPÊTES

roman



Par l'autrice des
Âmes silencieuses

SEUIL

L'ENFANT DES TEMPÊTES

DU MÊME AUTEUR

Les Âmes silencieuses

Seuil, 2019

MÉLANIE GUYARD

L'ENFANT
DES TEMPÊTES

Roman

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

ISBN 978-2-021-41910-8

© ÉDITIONS DU SEUIL, OCTOBRE 2020.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*Pour ma mère
Qui nous permet de traverser la tempête
Sains et saufs*

– Comment cela s'appelle-t-il, quand le jour se lève, comme aujourd'hui, et que tout est gâché, que tout est saccagé, et que l'air pourtant se respire et qu'on a tout perdu, que la ville brûle, que les innocents s'entre-tuent, mais que les coupables agonisent, dans un coin du jour qui se lève ?

– Cela a un très beau nom, femme Narsès. Cela s'appelle l'aurore.

J. Giraudoux (*Électre*)

Prologue

Ils ont détruit le Krokodil.

Bien sûr, les hivers et les tempêtes l'avaient fracassé sur le sable, à la frange des vagues, là où les embruns le nourrissaient de larmes salées. La lente chute en direction de la plage avait sapé ses fondations et fissuré les lourds murs de béton. Le sol s'était enfui sous sa base, l'écrasant davantage, réduisant à rien ses efforts pour rejoindre les premières écumes. Krokodil n'aura jamais atteint l'océan. Xynthia a fini le travail que Martin avait commencé dix ans auparavant.

Ils ont dit que le Krokodil était devenu dangereux, avec son amas de béton brisé affleurant sous le sable et les marées. Qu'il ne pouvait pas rester là, parce que ce témoin en décomposition d'une guerre depuis longtemps achevée mettait en danger les vacanciers. Rien ne le rattachait plus au présent, à part quelques tags à l'intérêt artistique douteux, et la nostalgie des vivants. Krokodil, lui, était mort depuis des années. Mais ça n'a rien empêché.

Il y a longtemps que je ne suis pas retourné dans l'île. Il y a longtemps que je n'ai pas pensé à elle. Mais quand ma mère m'a appelé pour me dire qu'ils avaient détruit le Krokodil, j'ai tout de même gravi mentalement la dune, à la recherche du souffle de l'océan et du sel, et je me suis dressé là, face aux vents de l'orage, pour contempler dans le flanc du sable les deux masses cendrées des blockhaus jumeaux. Kondor devant, Krokodil en retrait, sa carcasse ensablée. Ils sont toujours entiers, dans l'écrin de mes souvenirs, où ils ne cesseront jamais d'affronter le couchant.

Ils ont détruit le Krokodil, et ils ont réveillé dans mon esprit ensommeillé la mémoire d'un entre-deux que j'avais enfoui au fond de moi. Là, en bas, tout est froid et anesthésié, tout est bleu et apaisé. Je ne suis pas étonné que le Krokodil ait cheminé pour rejoindre cet engoutissement silencieux. Il n'y est pas parvenu, pourtant. Moi, j'ai retrouvé la surface et l'air écorchant mes poumons. Je me souviens en être sorti vivant.

Les années ont passé, depuis le Krokodil. Elles ont changé les choses, moi comme le reste, je suppose. La ville est mon domaine ; les études, mon quotidien. Cette année, j'ai commencé mon internat. Les patients occupent mes journées et mes nuits ; les gardes se succèdent. L'île est loin derrière moi, et celle dont je me souviens n'existe pas. En m'y rendant aujourd'hui, j'en trouverais une autre, dont la temporalité m'échappe, et dont le cœur m'est étranger. L'île que je garde au creux

de moi, je n'y retournerai jamais, mais un petit garçon y restera pour l'éternité.

Ils ont détruit le Krokodil. Kondor est seul, abandonné. Imaginer sa silhouette solitaire sur le sable me donne envie de pleurer. C'est là-bas que tout s'est joué, dans le froid et l'hiver, dans la bruine glacée. Je me demande où se trouve Corentin, désormais.

Chapitre 1

Juin 2011

J'ai quitté ma garde quelque part vers sept heures du matin. Le ciel était rose et incertain, un ciel de juin sous une lumière froide, malgré la proximité de l'été. J'ai pensé aux vacances, et du coup, j'ai pensé à l'île. Comment ne pas y penser, quand on sait qu'ils ont détruit le Krokodil ? J'avais sur les lèvres un goût de sel et d'hiver, et une chair de poule anachronique me piquetait les bras. J'étais hanté par le fantôme d'un blockhaus en perdition, mais je ne le savais peut-être pas encore. Il faisait trop beau pour avoir peur, et j'avais passé l'âge de redouter l'aube.

– On te voit jeudi, Mathieu ? m'a lancé Fabien avec un geste de la main.

– Ouais, on se voit jeudi. Je serai au troisième.

Avec Marjorie et Leïla, ils ont gagné l'arrêt de bus, et moi je suis monté dans ma voiture avec la ferme intention de rentrer chez moi, de me foutre au lit, et

de dormir l'intégralité de mes jours de repos avant de remonter au front. Physiquement, je me sentais épuisé et cotonneux. Flottant serait le mot exact, cet état d'ape-santeur conféré par la fatigue et la tension trop vite relâchée. J'avais envie de me changer les idées. Sortir peut-être, aller boire un verre, ou pas. Quelque chose comme ça. C'était tout ce à quoi je pensais en démar-rant. Que s'est-il passé ensuite ? Va savoir. Parfois, quand on ne réfléchit pas trop, les décisions se prennent sans nous. Me voilà sur l'autoroute, du coup. Je roule en direction du sud, le soleil dans mon dos et la radio à fond. *Highway to Hell*, comme quoi il n'y a pas de hasard. Je chante à tue-tête et archifaux, je roule, je suis réveillé comme si j'avais dormi la nuit dernière, je suis heureux, triste, et étranger à moi-même. À plusieurs reprises, je me dis que je devrais faire demi-tour et je ne le fais pas. Je suis encore en blouse, pourtant ; tout ça est ridicule. Qu'est-ce que je vais me foutre sur le dos, en arrivant ? Car une chose est sûre, par contre : je sais où je me rends.

Une maison de famille, où nous passions l'été lorsque j'étais enfant. Comme la plupart des Parisiens d'adop-tion, je suis issu de partout. Ma mère vient de Corrèze, où une partie de mon arbre généalogique est toujours enraciné. Mon père, c'était la côte, l'océan, et le bocage charentais. Il y a une île, là-bas, qui m'attend. Pourtant, on ne peut pas dire que j'avais prévu d'y aller. On ne peut pas dire que ça se soit bien passé, la dernière fois que j'y ai mis les pieds.

Est-ce que ce qui est arrivé cet hiver-là a déterminé tout le reste ? Le Krokodil est une charnière dans ma mémoire, un moment clef, une croisée des chemins dont je percevais l'importance lointaine, mais que je ne savais pas appréhender. Comment l'aurais-je pu ? Je n'avais pas encore douze ans. J'étais un enfant. Pour la dernière fois de ma vie, sans doute, mais j'en étais encore un.

Lorsque je prends le temps de réfléchir, et je n'ai que ça à faire, dans ma voiture qui roule en direction du sud, je sais que ce que je suis est en partie marqué par ce que j'ai vécu là-bas. Quelques jours, juste une poignée, qui ont laissé leur trace sur moi, jusqu'à orienter chacun des choix que j'ai faits depuis. Sinon, pourquoi aurais-je choisi la psychiatrie ? Les traumatismes des autres comme une façon de gérer le mien. On peut dire que j'en ai fait, du chemin. De bien des façons, l'île n'a jamais été aussi loin. Et pourtant, quelle surprise ! Me voilà qui y retourne, comme l'assassin sur les lieux du crime. Peut-être ai-je eu du sang sur les mains. Je crois que c'était surtout le mien, mais c'est parce que je ne veux pas penser au chien.

Il y a une bénédiction qui existe dans le fait d'avoir atteint l'âge adulte, une bénédiction qui consiste à choisir ce dont on veut se souvenir, quand, enfant, on vit tout intensément. En prenant la route de l'île, j'accepte de replonger dans ce que j'ai englouti là-bas, et si je l'accepte, c'est que j'en ai besoin. Du moins, c'est ce que je crois. Et puis, il fait si beau... revoir l'océan, une

dernière fois. Revoir le Krokodil, et redevenir adulte, si le pays imaginaire ne veut plus de moi.

À mesure que les kilomètres se succèdent, je m'éloigne du présent pour m'enfoncer dans le passé, et les souvenirs montent à ma rencontre. Un sentiment étrange les accompagne ; un mélange de crainte et de désir ; de souffrance et de souvenirs. Je vais peut-être me blesser aux arêtes de mon enfance, et pourtant, je me souviens.

Je me souviens de cette même autoroute, il y a presque douze ans.

C'était un jeudi. Le jour où nous avons fui.

Un matin aussi, mais un matin de décembre, sale, gris et froid. Le vide prenait toute la place dans la voiture. L'air y était à peine respirable ; toute la détresse du monde s'y était rétractée. J'aurais pu dormir, mais même dormir avait cessé d'être simple depuis un moment. Dormir impliquait de se réveiller, et ça, c'était insupportable. Pour meubler le temps, je regardais dehors, mais l'horizon de l'autre côté de la vitre était morne et blanc. La douleur, elle, restait au-dedans, et le silence n'aidait en rien. Ma mère avait éteint le poste dès la sortie de la ville.

– Ça ne t'embête pas si je coupe, Mathieu ?

Elle n'avait pas attendu la réponse. La radio était trop enthousiaste pour sa chanson personnelle. Pour remplacer la musique, ma mère avait tenté de renouer le dialogue. Elle m'avait demandé si j'avais faim. J'avais

répondu que non ; je luttai déjà pour ne pas vomir, merci bien. Parce qu'en plus de ne pas dormir, l'enfant que j'étais ne mangeait également plus. Du coup, elle n'avait pas insisté, et le silence avait gagné.

De loin en loin, je voyais par la fenêtre des champs gorgés d'eau ; une pourriture humide qui s'étalait à l'infini. Le soleil était invisible derrière le manteau uniforme du ciel, mais la clarté était bien là, blessante malgré mes paupières baissées. Les routes étaient étonnamment désertes pour un 23 décembre. Les gens étaient déjà dans leurs familles, sans doute, mais ça donnait l'impression que ma mère et moi étions seuls dans l'univers, ce qui n'était peut-être pas complètement faux. Nous avons cessé d'appartenir au présent. De bien des façons, nous n'avions pas survécu à l'automne. Ce monde n'était plus le nôtre, et nous cherchions tous les deux un endroit où nous poser, un jardin familier qui n'existait plus.

À cette époque, les mots trouvaient sans cesse un nouveau sens à mes perceptions et je me souviens de m'être arrêté sur familier, d'avoir joué avec son étymologie et ce qu'il signifiait vraiment. Familier, un jardin familier, un monde familier, qui appartient à la famille... Ce mot, comme les autres, était en train de se métamorphoser. Tout un tas de mots dont je ne soupçonnais même pas l'existence avaient percuté mon univers jusqu'à le remplir tout entier, et d'autres avaient perdu leur innocence et étaient devenus des lames brûlantes, comme familier. Et les mots transformés l'étaient pour de bon ; il m'était

impossible de retrouver leur innocence. Tout le monde me disait que j'étais en train de grandir. C'était censé me donner du courage. Moi, je devais associer pour toujours cette idée de croissance brutale avec le dévoilement progressif de tout ce vocabulaire et la certitude de me noyer dedans. Grandir, et étouffer sous les mots.

Au bout d'une poignée d'interminables heures, ma mère quitta l'autoroute. La campagne s'ouvrit devant nous, et une pluie fine se mit à tomber. L'eau s'accrocha aux vitres pour former des constellations éphémères de gouttelettes inoffensives, et elle brouilla tout. Les vignes laissèrent place aux champs, puis aux marais. Des deux côtés de la route, les fossés gorgés d'eau sombre reflétaient un ciel chargé. Marennes afficha bientôt sa silhouette brumeuse, son clocher titanesque et sa tristesse hivernale. Machinalement, je me penchai en avant pour deviner la mer.

Elle monta à notre rencontre sans qu'il soit besoin de la chercher. Peu à peu, l'habitacle fut saturé de fragrances mouillées de vase et de varech. Malgré décembre, le parfum était là, envahissant et reconnaissable. L'été, la mer était un rêve domestiqué. L'hiver, sauvage et indomptée, l'eau s'acharnait à récupérer le terrain concédé. Les nuages roulèrent à notre rencontre comme des monstres boursoufflés. Nous atteignîmes le rond-point humide et le dernier virage avant le pont. Je me découvris impatient.

Le vent nous saisit dès les premiers mètres franchis et ma mère jura entre ses dents. Elle s'agrippa au volant

pour nous entraîner fermement au-dessus du vide, au milieu des bourrasques et de leurs sifflements. Entre les piliers, d'énormes vagues grises se succédaient. Par réflexe, je tournai la tête en direction du nord dans l'espoir de deviner le fort, mais l'horizon était barré de pluie. Le rideau avança sur nous plus vite que la voiture sur le pont. Au sommet, le front nous rejoignit, frappant les vitres furieusement. L'île d'Oléron ne nous accueillait pas sereinement.

Une fois de l'autre côté, je tentai de retrouver les points de repères habituels, mais le relais était vide et les grilles du restaurant baissées pour des mois. L'herbe avait commencé à repousser entre les graviers du parking. Tout avait un air d'apocalypse mouillée. En été, il y avait tant de monde dans l'île qu'il était presque impossible de circuler, mais l'hiver avait transformé Oléron en un fantôme désert et ruisselant. Les maisons aux volets clos étaient aveugles, les jardinières désespérément nues et les palmiers, déprimants.

– Nous y sommes bientôt, dit ma mère d'une voix fatiguée.

Tout en elle répondait à cet adjectif depuis des semaines, et pourtant, elle avançait dans la tourmente, le pas égal et les yeux rouges. Elle nous fit traverser l'île et remonter vers le nord, puis ce furent les derniers kilomètres, et le village. Ma mère prit le chemin qui menait à la maison, et l'espace d'une infinie seconde, j'eus l'étouffante sensation que j'allais trouver là un port, un havre salubre, une bulle pour respirer. Comme le

reste, c'était une illusion. Au lieu du soulagement tant attendu, la maison jeta sur mon cœur un voile inconnu et glacé. Elle était différente de mon rêve d'été, si différente, à tout jamais. La déception me prit à la gorge et, depuis la sublime hauteur de mes douze ans, je fus certain que je ne pourrais plus jamais être heureux. Puis l'engourdissement revint. À un moment donné, j'avais aimé cet endroit. C'était avant. Il était désormais différent et inadapté, comme moi.

Ma mère gara la voiture et je descendis pour l'aider avec les bagages. Il fallut ouvrir les volets et enclencher le compteur. Je retrouvai ma chambre sans joie, posai mon sac et redescendis. Dans le salon, ma mère tentait d'allumer un vieux poêle noir et épais dont on ne se servait jamais. Quand j'entrai dans la pièce, elle se tourna vers moi.

– Je vais nous faire du feu, annonça-t-elle avec un sourire qui ne réchauffa rien. Et puis, j'irai faire les courses. Tu viendras avec moi, on prendra un truc qui te fait plaisir, pour ce soir. Tu as envie de quoi ?

J'eus une pensée pour les placards vides qu'on était obligés de remplir, pour mon ventre qui n'acceptait plus rien depuis des milliers d'années et pour le plaisir, qui n'existait plus.

– Un sapin, répondis-je, étonné par ma propre demande. Est-ce qu'on pourrait prendre un sapin ?

Noël, vraiment ? Tu penses à Noël maintenant ?

Ma haine pour moi-même me frappa de plein fouet. J'étais la pire personne du monde, nul n'était plus

abominable que moi, c'était certain. Ma mère s'éteignit sans heurt. Son menton frémit, et ma gorge se serra. Elle tenta de sourire de nouveau, en vain.

– Non, je ne crois pas, dit-elle. Je préférerais qu'on n'en fasse pas. Et puis, on n'a aucune décoration, ici, tu sais bien. Ça ne t'embête pas trop ?

– Non, répondis-je trop vite. De toute façon, je m'en fous.

Et comme il était impensable de survivre à cette conversation, je m'éclipsai dans le jardin, sautai la clôture à moitié effondrée sous les liserons et disparus dans la forêt. Ce chemin-là, au moins, je le connaissais. Même si la lumière était différente, si toute la chaleur du monde m'avait déserté, même si la pluie semblait disposée à me transir et à dessiner des ravines traîtresses sous mes pieds, je savais où me rendre.

Je trouvai l'orée et la courbe mouvante des dunes. Le crissement du sable dans le vent me parvint, et aussi les grondements lointains des rouleaux qui se brisaient sur la plage. Je me mis à courir et mes poumons s'ouvrirent, ma poitrine débordant de tout un tas d'émotions que je laissai partir dans le courant, sans chercher à les retenir. L'océan derrière l'horizon était une promesse. Le sable céda sous mes pas et je trébuchai dans la pente jusqu'à plonger les doigts dans la masse crissante et gelée qui tentait de m'avalier. J'eus une pensée pour les panneaux délavés qui longeaient le chemin ; ne marche pas sur la dune, elle est fragile. Je songeai aux petits dessins effacés par le temps et la pluie, usés par les éléments,

qui représentaient des scarabées tachetés et des herbes aux racines dénudées à la merci du monde. Mais les racines, qui s'en soucie vraiment ?

Le sable se glissa dans mes chaussettes. Les grains emportés par le vent me grêlèrent le visage et me piquèrent les yeux. Le sommet vint à ma rencontre plus vite que je ne l'aurais cru ; plus vite que quand j'étais petit, avant que je me souvienne que je l'étais encore. Au sommet, l'océan.

L'immensité contenue entre le ciel et la terre définissait un horizon de cendres. L'océan respirait avec le vent, et moi avec lui, enfin. Sur la plage, de longues traînées grises trahissaient le reflux. Aussi loin que portait mon regard, aucune limite n'existait, et rien n'était permanent. C'était ma définition terrestre de la liberté, même si je ne savais pas de quoi j'étais prisonnier.

L'ascension m'avait coupé le souffle et je mis du temps à le retrouver, transi de froid mais debout, grelottant comme jamais. La plage se ressemblait. Moins de six mois auparavant, nous étions tous les trois quelque part en bas, mes parents et moi. L'eau avait alors cette couleur spectrale qu'elle prenait au crépuscule, une couleur de lumière liquide entre l'or et le bronze chaud. On était venus tard, parce que maman avait été inflexible et qu'avant dix-sept heures, il faisait de toute façon trop chaud. J'avais cru mourir d'impatience chaque seconde de chaque minute de chaque heure qui m'avait séparé de la plage, mais la lenteur du temps n'était pas si terrible, alors.

Quand on avait gagné le rivage, les gens s'en allaient, et je courais au-devant, frappant féroce­ment des talons sur les lattes de bois qui dessinaient un chemin ferme sur la dune. Derrière, mon père et ma mère avan­çaient plus lentement, en portant le parasol, ou la glacière, ou les deux. Dans tous mes souvenirs, mes parents avaient les bras chargés de choses lourdes et encombrantes. Dans tous mes souvenirs, ils souriaient. Et la mer, dans tout ça ? Une éternité étincelante offerte, amie, chauffée par les longues heures de soleil et apaisée par le cou­chant. Un autre monde, à un autre moment. De retour en hiver, j'étais seul.

De mon perchoir cinglé par les vents, je contemplai un désert infini de sable et d'eau rien que pour moi, et le désir d'y demeurer jusqu'à la nuit me saisit. Frissonnant trop pour rester à la merci des éléments, je m'assis sur la dune au milieu des oyats couchés par le vent et je pris mes genoux dans mes bras pour conserver un peu de chaleur. L'océan était un refuge. Peut-être que c'était ce que ma mère avait souhaité ; la raison secrète pour laquelle on avait mis nos affaires dans la voiture sur un coup de tête pour aller passer Noël loin de tout et des autres.

Son désir de se rendre à Oléron avait été aussi soudain qu'inexpliqué, et depuis mes onze ans trois quarts, ce n'est pas comme si j'avais eu mon mot à dire sur la question. Elle espérait peut-être y retrouver un peu de papa. Et puis, ici ou ailleurs, qu'est-ce que ça changeait pour moi ? Il n'y aurait pas de sapin, pas de fêtes, pas

de joie. Au moins y aurait-il l'océan. Je jouai avec le sable qui me coulait entre les doigts.

Au pied des dunes, à l'époque, il y avait encore les deux blockhaus, le Kondor et le Krokodil. Sur le béton grêlé par les tempêtes, des tagueurs avaient dessiné des œuvres éphémères, recouvertes par celles d'autres venus après eux, comme les dessins sur le sable effacés par la marée. C'était déjà des Léviathans en décomposition. On a beau être solide, on a beau avoir toutes les ressources possibles, tout finit par être usé. Il en va de même pour les sentiments et le béton armé. Ce jour-là, c'est à peine si je leur avais prêté attention, attiré que j'étais par l'horizon. Mais c'était compter sans lui.

Car c'est de là qu'il avait jailli, surgissant sans prévenir des deux masses effondrées, les pieds nus et la tignasse emmêlée, tenant fermement un bâton plus grand que lui et libérant dans l'air un cri démentiel, enivrant. Il se mit à courir en direction des vagues, faisant s'envoler les goélands, dansant au milieu d'eux en riant, les chassant au loin. Alors, il lâcha son arme et enchaîna sur une série de cabrioles qui laissèrent des empreintes passagères sur le sable mouillé. Même depuis mon refuge sur la dune, son euphorie me parvenait. Finalement, il entreprit de remonter vers les blockhaus, et à cet instant que son regard croisa le mien.

C'est ainsi que je rencontrai Corentin.

Chapitre 2

Corentin...

Les souvenirs affluent, comme si le fait que je me porte à leur rencontre les avait libérés. Une porte secrète ouverte sur le passé, mon armoire de Narnia personnelle qui donne sur une grève gelée. Je roule, et la route n'en finit pas, et le soleil de juin est trop chaud pour la matinée et ma mémoire. Je ne sais pas encore ce que je vais trouver au bout du chemin, mais c'est sans importance. J'arrive presque à me convaincre que partir était une bonne idée, même si je tremble un peu à l'idée de ce que je vais trouver de moi, là-bas. Quelque part après Poitiers, je m'arrête prendre un café et je tente d'appeler ma mère, mais il est sans doute encore trop tôt pour elle, car personne ne répond. Je n'ose pas laisser de message sur le répondeur ; je ne vois pas avec quels mots je pourrais expliquer ce que je suis en train de faire. Juste un plein, un café, et je repars sans m'attarder, car si je m'attarde, je pourrais ne pas aller jusqu'au bout. J'espère qu'au moins, les

clefs seront chez la voisine, et qu'elle aussi sera chez elle.

La maison de l'île, nous n'y allons plus depuis ce dernier hiver passé ensemble, ma mère et moi. J'ai occupé mes étés ailleurs, avec ou sans ma mère, après ça. Colonies de vacances et centre aéré, loin de tout, dans les montagnes, pour oublier. La maison de l'île, elle, était vide et à louer ; ça met du beurre dans les épinars de laisser des vacanciers s'y installer quelques semaines en été. C'est Mme Guillot, qui habite à côté, qui joue les gardiennes pour nous en échange d'un petit salaire. Je crois que maman aurait trop de mal à y retourner toute seule, et moi, j'ai sans doute grandi trop vite pour y revenir avec elle. Elle a tiré un trait dessus en même temps que sur tout le reste ; c'était sans doute plus facile à vivre de cette façon. Il y a des choses enfouies qui font mal quand on les déterre. Oléron en fait partie.

Pour moi, ce n'est pas pareil. Après l'île et l'hiver, je crois que j'avais changé, de toute façon. J'étais passé d'un état à un autre, sans que je puisse encore aujourd'hui l'expliquer. Le vocabulaire me fait défaut. Je pourrais dire que j'ai grandi, mais ça sonne pué-
ril même à mes oreilles, même si c'est sans doute ce qu'il y a de plus proche de la réalité. Une chrysalide... oui, il y a quelque chose qui tient de la métamorphose. Renoncer pour devenir, un truc comme ça. Je n'ai pas décidé de ne plus m'y rendre ; c'est juste ainsi que cela devait se passer.

Oui, j'avais grandi, et les années se sont succédé sans que j'y prenne garde. Le lycée, la fac de médecine, le concours, les filles, la vie, tout ça. L'internat est un tunnel ; il ne me laisse pas beaucoup de temps pour penser à autre chose. Ça, et la sensation de courir sans cesse que je ne ressens qu'à Paris, cette impression qu'il faut aller vite, ou bien le présent risque de me dépasser. Tout s'enchaîne sans interruption, les nuits à la maison, et celles dans les couloirs aseptisés. Les restaurants avec les amis, et le travail nécessaire, auquel on se donne en entier. Une vie après l'autre. C'est aussi pour ça que je l'ai choisi, non ?

Être médecin, soigner ce qui peut l'être, le visible et surtout l'invisible, les plaies du corps et celles des âmes. Avoir peut-être un peu de contrôle ; mais il est probable que je ne réfléchis de cette façon que parce que soudain, comme j'ai décidé de descendre voir le Krokodil, j'ai du temps.

À l'époque, c'était moi qui avais besoin d'aide. L'automne n'avait pas été tendre, et décembre nous a achevés. Dans le flot du quotidien, je l'avais pourtant oublié. J'avais volontairement détourné mon regard de l'enfant que j'avais été, de l'île, de Corentin et du Krokodil. C'était une page que j'avais tournée, et avec elle, toute la souffrance d'une année pas comme les autres.

Pourquoi est-ce que je me sens obligé d'y retourner, dans ce cas ? On se le demande. Mais je ne fais pas demi-tour pour autant, ça non. Je ne peux pas renoncer, pas maintenant, pas alors que je suis si proche, presque

à le voir et le toucher. Je poursuis ma route, un peu ému qu'ils aient détruit le Krokodil, un peu triste aussi, et pourtant, mon cœur est plus léger.

Juin est magnifique et surprenant, presque décalé. Si je maintiens le rythme, je serai sans doute à Oléron pour midi. Est-ce que je me fendrai d'une douzaine d'huîtres, pour le cliché ? Non, sans doute pas. *On ne mange pas d'huîtres les mois sans « R »*. J'entends presque la voix de ma mère qui me fait la leçon dans le silence de ma caboche. D'accord, maman. Pour cette fois, la saison joue contre moi.

À mesure que la matinée avance, je retrouve des paysages familiers et les mots qui vont avec. Tout un vocabulaire acquis en quelques jours et pour l'éternité. Un langage de marin comme si, cet hiver-là, je m'étais offert à l'océan. Un pacte, passé entre lui et moi. Trois vœux, exactement. Je ne me souviens pas si j'avais été exaucé. Est-ce que l'île me réclame parce que je me suis éloigné de son souvenir au cours du temps, sans m'en apercevoir ?

– J'arrive, je murmure en comptant les kilomètres. J'arrive.

Elle m'a attendu jusque-là. Elle m'attendra bien encore quelques heures.

Corentin aussi m'avait donné l'impression de m'avoir attendu ; comme si nous avions convenu d'un rendez-vous dont je ne savais rien. Il m'avait fait un geste, et j'avais répondu d'un signe de la main avant de

descendre à sa rencontre. Il m'avait observé à la manière de quelqu'un qui évalue une trouvaille étonnante, puis il m'avait donné son nom et je lui avais donné le mien. Ce mot de passe avait suffi.

C'était un garçon assez grand, quelques centimètres de plus que moi, un peu plus sec aussi, avec des cheveux frisés tirant sur le roux, et deux grands yeux clairs couleur de ciel d'hiver. Ses joues étaient rougies par le vent et l'effort, ses lèvres gercées par le froid. Il souriait de toutes ses dents, les poings sur les hanches, en conquérant. Et finalement, il avait hoché la tête, satisfait de ce qu'il avait vu en moi.

– Viens, dit-il. Je t'emmène dans ma planque ; faut que je récupère mes affaires.

Il passa devant et me conduisit jusqu'à celui des deux blockhaus le plus éloigné, au seuil d'une porte oblique et fissurée. Dedans, seule nous attendait l'obscurité. Mon guide ne ralentit pas.

– Suis-moi, et fais gaffe où tu poses les pieds.

À l'aide d'un porte-clefs lumineux en plastique, Corentin éclaira les quelques mètres de boyaux qui s'offraient à nous, et je lui emboîtai le pas. Dedans, ça puait abominablement ; un mélange d'air confiné, d'urine et de marée. Des débris de verre et d'autres choses traînaient sur le sable d'où des barres de métal tordues émergeaient parfois. Je tâchai de progresser prudemment et de respirer par la bouche.

– Celui-là, c'est le Krokodil, m'informa Corentin. Le grand à côté, c'est le Kondor. Il est fait pareil, mais je

l'aime moins. Il a servi de bar il y a longtemps, entre la guerre et maintenant. Il est plus ouvert, tu vois ?

J'avais l'impression de voir. Ça voulait dire que le Krokodil était plus « fermé », et c'est bien ainsi que je le voyais. Dans ce noir total où nous nous trouvions, il aurait pu être immense, presque infini. Corentin nous mena jusqu'à une petite salle carrée si exiguë que son porte-clefs en éclaira tous les murs. Il me demanda d'attendre et s'accroupit pendant quelques secondes. Un briquet claqua deux fois et l'instant d'après, une lumière pâle et mouvante s'éleva de deux bougies blanches fichées dans de vieilles bouteilles de bière.

– Alors, qu'est-ce que t'en penses ?

J'observai autour de moi les murs criblés de dessins obscènes, de tags à demi effacés et de messages à l'orthographe approximative. Le blockhaus était une grotte sur les murs de laquelle des hommes avaient laissé des dessins esquissés là pour eux-mêmes et pour ceux qui descendraient dans les profondeurs après eux. Les chevaux de Lascaux étaient sans doute plus glorieux, mais l'intention restait la même.

Je suis descendu là avant toi, proclamaient les murs.

La lumière de la surface était bien loin derrière nous. Ici ne pénétraient que les initiés. Je me sentis soudain plus grand.

Corentin avait aménagé l'espace. Des caisses vides faisaient office de sièges sur le sol, et il avait accroché une sorte de besace en jeans à un bout de métal tordu savamment redressé pour jouer les portemanteaux. Sur

peut-être commencer une collection. À mettre sur un frigo, un jour, chez moi.

Chez moi...

Des maisons, il y en a eu dans ma vie, et je suppose qu'il y en aura d'autres. Celle où j'ai grandi, et où mon père est mort. Celle de l'île aussi, que je viens de quitter, même si elle a changé et, comme une vieille amie, vit à présent une vie dont je ne sais rien, mais qui la rend plus belle. Tant mieux pour elle.

Et puis, il y a aussi le Krokodil, la demeure de Corentin. Elle le restera, pour l'éternité. Il demeurera là-bas, englouti par la mer. Il en va de même pour les souvenirs et le béton armé. Oui, le Krokodil fut ma maison pour quelques jours d'hiver, si sombre, et prêt à me dévorer, si je l'avais voulu. Toutes nos maisons ne sont pas bienveillantes, je suppose.

Mais ce soir, je rentre chez moi, pour de bon, à la maison. Un chez-moi pour lequel j'ai traversé la tempête, j'ai avalé le vent, et repris mon souffle à m'en arracher les poumons. Un chez-moi où je n'ai jamais vécu, mais mon chez-moi quand même, ce lieu où quelqu'un m'attend, en définitive.

Après tout, la seule maison qui compte est sans doute celle qui abrite les gens qu'on aime, et celle qui les garde à l'abri du vent.